



**HAL**  
open science

# ENTRE COLONIALISME ET MÉTISSAGE CULTUREL : LEDA RAFANELLI, ANARCHISTE ET MUSULMANE

Antonella Mauri

► **To cite this version:**

Antonella Mauri. ENTRE COLONIALISME ET MÉTISSAGE CULTUREL : LEDA RAFANELLI, ANARCHISTE ET MUSULMANE . Oublier les colonies – Contacts culturels hérités du fait colonial (Felici, Isabelle/ Vegliante, Jean-Charles; Paris, Mare & Martin 2011, p. 177-195), 2011. hal-01774553

**HAL Id: hal-01774553**

**<https://hal.univ-lille.fr/hal-01774553v1>**

Submitted on 23 Apr 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Antonella MAURI**

Université de Lille – CAER (Centre Aixoïis d'Etudes Romanes)

## **ENTRE COLONIALISME ET METISSAGE CULTUREL : LEDA RAFANELLI, ANARCHISTE ET MUSULMANE**

*Oublier les colonies – Contacts culturels hérités du fait colonial*, Felici, Isabelle/ Vegliante, Jean-Charles ; Paris, Mare & Martin 2011, p. 177-195

Le problème du colonialisme culturel, qui est fatalement engendré par le fait colonial, a été largement examiné dans le sens colonisateur-colonisé ; mais, à notre connaissance, les rares cas inverses ont été moins étudiés, notamment en Italie. Cette sorte de « colonialisme culturel à l'inverse » conduit un Occidental à s'identifier profondément à une culture *autre*, au point de laisser tomber sa culture d'origine et de s'arabiser, indianiser, etc. de manière plus ou moins complète. Dans la grande majorité des cas, le processus menant à une nouvelle identité culturelle comporte aussi des changements radicaux dans plusieurs domaines attachant la vie quotidienne (alimentation, langue d'usage, façon de s'habiller, pratiques religieuses, etc.), même quand cela n'est pas exigé par la culture choisie. Les cultures *autres*, « alternatives » si l'on veut, sont généralement idéalisées par des Occidentaux qui semblent être mal dans leur peau et, surtout, dans leur propre univers culturel. Or, à l'époque coloniale il était rarissime de voir un Occidental abandonner sa culture d'origine pour devenir, en quelque sorte, le porte-drapeau d'une culture *autre*, qui était considérée comme « inférieure » par la presque totalité de ses contemporains. Dans ce contexte, l'exemple de Leda Rafanelli nous semble en même temps exceptionnel et emblématique. Cette figure, notamment si nous considérons qu'elle a vécu dans une Italie qui mettait de plus en plus de moyens, de propagande et d'efforts dans la conquête coloniale, paraît en effet extravagante : anarchiste aux mœurs arabisées, auteur de plusieurs publications concernant la culture musulmane, convertie à l'Islam, elle était aussi considérée comme un écrivain résolument anticolonialiste par la critique et le public.

Leda Rafanelli, journaliste et écrivain, a été une figure importante dans le mouvement anarchiste italien du début du XX<sup>e</sup> siècle. Autodidacte, elle était née à Pistoia le 4 juillet 1880. En 1903 elle s'est rendue pour la première fois en Egypte, à Alexandrie, où il y avait, depuis des siècles, une grande communauté italienne et où elle était hébergée par des amis de sa famille. Son voyage était la conséquence de problèmes familiaux : son père avait été incarcéré pour une obscure histoire de dettes ou d'arnaque, mais LR a toujours refusé d'en parler plus

en détail. Son séjour égyptien a duré trois mois à peine, mais il a marqué profondément toute son existence. Sa première expérience journalistique remonte à cette époque, avec la collaboration à la revue “*Il Domani*” (Le Caire, 1903). En Egypte elle connaît Enrico Pea et d’autres intellectuels de gauche italo-égyptiens, elle rencontre pour la première fois des anarchistes (qui tournent autour de la *Baracca Rossa*), y compris celui qui deviendra son mari, Ugo Polli, et avec qui elle va fonder à Florence une typographie anarchiste. Quelques années plus tard, elle quitte Polli pour se mettre en ménage avec un autre typographe anarchiste, Giuseppe Monanni. Ils ouvrent à Milan, en 1910, la *Libreria Editrice Sociale* qui, jusqu’à sa fermeture ordonnée par le fascisme, sera la plus grande maison d’édition italienne de marque anarco-socialiste. LR y publie la plupart de ses ouvrages : *Seme nuovo* (1908) ; *Bozzetti sociali* (1910) ; *Incantamento*, (1921) ; *Donne e femmine* (1922) ; *L’oasi* (1929). Toujours avec Monanni, elle fonde les revues “*La Rivolta*” (1910) et “*La Libertà*” (1913-14).

Grâce à son activité éditoriale, elle rencontre aussi Benito Mussolini qui, à l’époque, était encore socialiste et directeur du quotidien *L’Avanti !* Leur amitié ne dure pas, car ils se disputent de manière irrémédiable au moment de la I<sup>e</sup> guerre mondiale : pacifiste convaincue, LR ne supportait pas les idées interventistes de Mussolini. Cependant, LR et Mussolini ont été amants pendant quelques temps, cela a été confirmé grâce à des lettres très explicites qui ont été retrouvées récemment. Jusqu’à là, l’histoire de cette liaison demeurait floue : Mussolini avait laissé toujours planer le doute à propos de leurs rapports, tandis que LR niait farouchement avoir jamais été sa maîtresse. Ce déni ne venait certainement pas d’une sorte de pudeur posthume, car LR était une femme aux mœurs très libres et avait eu beaucoup d’amants : elle s’en vantait sans remords même dans sa vieillesse, utilisant, avec une certaine mauvaise foi, sa conversion à l’Islam comme prétexte pour justifier ses déboires. Mais elle éprouvait sans doute un sentiment de gêne face à sa « faute mussolinienne », faute de nature bien davantage politique que sentimentale, qui la mettait en porte-à-faux par rapport à ses camarades de lutte. Il est intéressant de voir qu’au début elle avait essayé de décourager les avances de Mussolini en mettant en avant sa nature « orientale » qui, d’après elle, s’opposait à celle des Italiens en général et de Mussolini en particulier :

Ti ho già detto che siamo due mondi in contrasto [...] E' come se tu fossi l'Europa ed io l'Africa. L'Europa [...] la vuole per opprimerla sfruttarla, adattarela al suo modo di vivre [...] L'Africa barbara vive la sua vita pura, istintiva.<sup>1</sup>

L'Afrique dont parle ici LR n'est pas, en dépit des apparences, l'Afrique Noire. Le mot "barbare" n'a d'ailleurs pas une connotation négative chez elle, mais il assume plutôt le sens de "originaire", "qui n'est pas contaminé par la civilisation". L'Afrique de LR est celle du Nord, l'univers arabo-musulman qui la fascinait profondément, avec sa culture et ses paysages de déserts et d'oasis. Comme elle le dit dans l'introduction de l'*Oasi* :

Nessuno, che non sia un bruto, può sfuggire alla malia del deserto, al fascino delle oasi [...] Chi ha vissuto qualche anno fra gli arabi ne sentirà l'influenza per sempre.<sup>2</sup>

Cette fascination rappelle d'ailleurs celle éprouvée pour le même univers par Isabelle Eberhardt, à laquelle LR a été souvent comparée. Cependant, en dépit de quelques étonnants points communs, cette comparaison est assez arbitraire, car il y a dans la vie et le parcours de LR d'énormes différences avec ceux de la jeune franco-russe. Quelques exemples : LR a presque toujours vécu en Italie, et n'a jamais eu une liaison avec un autochtone pendant ses rares séjours africains. Du point de vue sociologique, LR a essayé d'épouser le point de vue des femmes musulmanes plutôt que celui des hommes, à la différence de IE. LR est morte très âgée (91 ans), après des longues années dures et difficiles, notamment après la mort précoce de son fils unique, Aini<sup>3</sup>. Finalement, bien que sa conversion à l'islam ait été relativement précoce, LR n'est arrivée à une vraie pratique religieuse qu'assez tard ; de plus, elle s'est toujours intéressée à l'occultisme, au spiritisme et à des pratiques venant d'autres traditions religieuses orientales, qu'elle a mélangé de manière très arbitraire à la religion musulmane.

La conversion à l'Islam de LR remonterait en effet à son premier séjour égyptien, mais, curieusement, on ne sait rien de précis à ce sujet. Nous ne savons pas avec certitude à quelle date elle s'est convertie, par qui elle l'a été, où cela s'est passé, qui étaient les témoins<sup>4</sup>... LR a

---

<sup>1</sup> *Je t'ai déjà dit que nous sommes deux univers en contraste... C'est comme si tu étais l'Europe et moi l'Afrique. L'Europe... la veut pour l'opprimer, l'exploiter, l'adapter à son mode de vie... L'Afrique barbare vit sa vie pure, instinctive.* In *Una donna e Mussolini*, Rizzoli, Milano 1946

<sup>2</sup> *Personne, sauf une brute, ne peut échapper au charme du désert, à la magie des oasis... Celui qui a vécu quelques années parmi les Arabes, sera marqué à jamais par cette expérience.*

<sup>3</sup> Ce dernier lui avait laissé sur les bras quatre petits-enfants et une veuve totalement désemparée et incapable de gagner sa vie, et LR – qui n'était certes pas riche – avait été obligée de s'occuper d'eux. Parmi les professions qu'elle exerça jusqu'à la fin de sa vie, dans le but de nourrir sa famille, nous trouvons, entre autres, celle de chiromancienne, d'enseignant d'arabe et de calligraphe.

<sup>4</sup> Dans la plupart des cas, la présence des témoins n'est pas une option. La formule « *Ach-Hadou ane lâ ilâha illa lahou wa ach-hadou anna Mouhamadane rassouloullahi* » (Je témoigne qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah et que Muhammad est son messager) doit normalement être prononcée en présence d'autres musulmans. En Egypte, il faut la prononcer devant deux hommes ou quatre femmes pour que la conversion soit reconnue et valable.

toujours gardé un étonnant silence à ce sujet, comme si sa conversion n'était qu'un détail de moindre importance dans son parcours spirituel. Ce silence peut aussi s'expliquer par sa conscience de la contradiction criante qu'il y avait dans son choix : il n'est en effet pas très cohérent de se déclarer anarchiste et féministe militante et, en même temps, se définir une musulmane pratiquante. Certains critiques ont essayé de justifier cette contradiction en avançant que son anarchisme, de marque intellectuelle, était de type « individualiste », et que sa foi politique s'opposait à la façon « *collettivistico-organizzativa* » de voir le mouvement anarchiste. En réalité, cette justification n'en est pas une : pourquoi l'individualisme permettrait-il une pratique religieuse qui reste de toute façon opposée au sacro-saint principe du « ni dieu, ni patrie » ?

LR affirmait que, bien avant son voyage à Alexandrie et sa conversion à l'islam soufi, elle était déjà attirée par l'Égypte. Sa fascination pour l'Orient en général et l'Égypte ancienne en particulier, partagée par son frère Metello<sup>5</sup>, datait depuis son enfance :

Fin da bambina ho sempre detto, con ferma convinzione, che ero nata millenaria. Tutti i miei personali ricordi, i sogni, le aspirazioni, i desideri erano basati, sistemati, orientati verso l'antico Egitto, mia patria d'elezione.<sup>6</sup>

Cette fascination pour l'univers oriental était telle que LR a toujours affirmé que son grand-père était le fils naturel d'un « gitan arabe » (*zingaro arabo*), ce qui ne veut strictement rien dire, bien entendu. Certains ont voulu donner du crédit à cette histoire romanesque, affirmant que, « vu les circonstances », cela était quand même possible. La famille de LR était originaire de Livourne et, d'après eux, cette petite ville portuaire très provinciale aurait été, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, suffisamment cosmopolite pour que l'arrière-grand-mère de LR puisse rencontrer ce personnage venu d'ailleurs, l'aimer et coucher avec lui. La légende de l'ancêtre « gitan et arabe » n'a en réalité aucune base, même en supposant que « gitan » (*zingaro*) ne signifie ici que « nomade », « vagabond ». Mis à part l'invraisemblance de la relation entre une femme italienne issue de la petite bourgeoisie provinciale et un homme *autre*, il faut souligner qu'on n'a jamais retrouvé la moindre trace de ce fantomatique personnage, ne fût-ce que son nom et sa nationalité. De plus, que faisait-il à Livourne, et comment avait-il connu (au sens propre comme biblique) la jeune femme qu'il avait rendu mère ? Qui pouvait confirmer cette filiation ? Qui en avait informé Leda et Metello, alors que même leurs parents

---

<sup>5</sup> Metello Rafanelli, marin et auteur de deux romans d'aventure méconnus : *Marinai italiani a Tripoli*, Milano, Società Editrice Milanese 1913 ; *Il tesoro del forzato : romanzo d'avventure di viaggio*, Milano, Bietti 1914.

<sup>6</sup> *Depuis mon enfance, j'ai toujours affirmé que j'étais née millénaire. Tous mes souvenirs personnels, mes rêves, mes souhaits, mes désirs, étaient contruits, organisés, orientés par l'Égypte ancienne, ma patrie d'élection...* In *Memorie di una chiromante*, manuscript inédit.

ignoraient l'existence de cet ancêtre ? Ces questions sont évidemment sans réponse, mais laissent clairement voir que l'histoire est complètement fantaisiste. Il est probable que les deux enfants, qui étaient très proches, avaient fabriqué ensemble et de toutes pièces, s'inspirant de leurs lectures, cet univers exotico-mythique où la légende de l'arrière-grand-père *zingaro arabo* avait une place d'honneur. Toutefois, cela nous montre aussi à quel point LR, déjà dans sa jeunesse, souhaitait échapper à la civilisation occidentale et à ses contraintes, grâce à une mythification du monde oriental qu'elle imaginait comme plus libre, fabuleux, impénétrable et magique. Dans sa fascination pour l'univers *autre* elle arrive donc à se fabriquer un mythe personnel où sa prétendue ascendance exotique – une vraie tare biologique dans la vision positiviste qui régnait à l'époque – créait autour d'elle une aura de mystère et justifiait, en même temps, sa « diversité ». Elle affirmait avoir toujours été une sorte étrangère dans son pays, et cela depuis son enfance. Elle se disait aussi « malade d'exotisme, désirant de tout son cœur (*anelante*) l'Afrique et l'Orient ».

La composante mystico-mythique a toujours fait partie de la vie de LR : enfant, elle était fascinée par les romans d'aventure et créait ses mythes personnelles, dans sa jeunesse il y aura la conversion à l'islam soufi (qui est la branche mystique de la religion) et, à partir des années Trente, son intérêt pour l'occultisme, l'astrologie et la magie, qui sera plus fort que celui pour l'Islam, la poussant à s'intéresser de près à d'autres traditions de la mystique orientale, notamment à la kabbale juive et aux textes sacrés hindouistes. Pier Carlo Masini<sup>7</sup> a défini LR comme une *zingara anarchica*, ce qui définit parfaitement non seulement ses voyages réels, mais aussi ses déplacements intellectuels, sa façon de vagabonder entre les cultures et les croyances *autres* sans jamais s'arrêter définitivement quelque part. Le déplacement vers l'Orient mythique et le glissement vers l'irrationnel occultiste montre d'ailleurs qu'elle a toujours cherché à se fabriquer un lieu utopique qui puisse nier l'Occident moderne. Elle souhaitait s'éloigner de ses valeurs, et elle a fini par rejeter en bloc non seulement le capitalisme et la modernisation, mais aussi les valeurs occidentales les plus proches de ses idéaux anarchistes, ceux dérivées de la Révolution française : entre autres, l'esprit antireligieux, rationnel, cartésien. D'ailleurs, il n'est pas rare que, pour un Occidental, la conversion à une religion autre que le christianisme souligne plutôt un refus ostentatoire de l'Occident qu'une véritable et profonde adhésion spirituelle à des nouvelles valeurs, comme c'était sans doute le cas de LR, du moins au début. Il n'est en effet pas possible qu'en deux ou

---

<sup>7</sup> Pier Carlo Masini (1923-1998), résistant, anarchiste et historien.

trois mois elle ait pu connaître et étudier, même superficiellement, la religion musulmane. Sa conversion ressemble davantage à un défi lancé à la société occidentale, par un geste accompli de manière irréfléchie. Apparemment, son choix a été fait de manière impulsive et acritique et, impliquant des contradictions criantes avec ses convictions politiques et sociales, n'a jamais été facile à justifier. La contradiction existe quelle que soit la religion à laquelle se convertit un anarchiste, mais la religion musulmane mettait LR dans une situation très délicate quand il s'agissait de parler du statut de la femme. Jusqu'aux années Vingt, LR semble réussir à gérer la situation. Mais, avec son retrait forcé de la vie politique et l'éloignement, toujours forcé, de l'écriture, LR, jusqu'à là musulmane putative, se métamorphose. Elle commence à respecter le Ramadan, fait sa prière cinq fois par jour, étudie sérieusement l'arabe (elle deviendra même une excellente calligraphe) et lit le Coran dans le texte. Elle modifie son quotidien, cuisinant selon la tradition nord-africaine, meublant et décorant sa maison à l'arabe, ne s'habillant plus qu'à l'orientale... Ce dernier détail n'est pas anodin, mais capital. Le choix vestimentaire est probablement celui qui nous en dit le plus sur ce qu'une personne veut signifier aux autres. Pour un autochtone, par exemple, le fait de s'habiller à l'occidentale ne signifiait pas forcément qu'il avait accepté de s'occidentaliser, bien que le refus de s'habiller de cette façon indique souvent une résistance – choisie ou imposée - au modèle occidental, comme il est arrivé dans certains cas (l'Inde de Gandhi, l'Iran des ayatollahs, la Chine de Mao...). Par contre, un Occidental qui s'habille à l'orientale, ou de toute façon de manière « ethnique », notamment s'il vit toujours dans son pays d'origine, marque toujours une prise de distances avec le modèle culturel qui est proposé par sa société, et qu'il rejette manifestement.

La véritable rupture avec l'Occident arrive donc pour LR quand ce monde qui, même contesté, était encore le sien, lui rend impossible d'exprimer ses pensées et ses opinions devenant invivable. Elle perd espoir de pouvoir changer quoi que ce soit, même à travers la lutte anarchiste. Totalement impuissante face à un univers qui lui impose de s'adapter ou de disparaître, LR s'identifie aux peuples colonisés qui, comme elle, subissent l'arrogance du fascisme et d'un Occident qui leur impose des normes et des habitudes qui les révoltent. Elle écrit, s'identifiant manifestement au locuteur indigène :

In ogni caso ci sarà sempre la diversità di religione a dividerci, e poi la concezione diversa, opposta, dell'amore e della famiglia, del lavoro e della società, e dopo del lavoro utile o inutile. E [...] l'indifferenza sprezzante che il Musulmano sente per tutte le vostre innovazioni ambiziose, per la vostra illusione cieca di crederci apportatori di civiltà... Egli se ne ride della vostra civiltà. [...] In questa terra non si può vivere da

stranieri. Ci dona troppe cose belle. E noi non facciamo che prendere, ahimè... Siamo dei rapaci, mentre questa gente è la stessa generosità.<sup>8</sup>

Il semble évident – ici comme ailleurs - que LR, comme la plupart des Occidentaux acquis à la cause de l'*Autre*, se montrait le plus souvent très manichéenne, refusant de voir les injustices, les aberrations, les points négatifs de la culture d'élection, et même niant tout ce qu'il peut y avoir de positif dans sa culture d'origine : cette attitude s'apparente en effet à du fanatisme. Mais, peut-on parler d'une véritable colonisation à l'inverse pour ceux qui font le choix de s'identifier totalement à la culture *autre* ? Il est probable que non, car l'Occidental a *choisi* librement de s'identifier à une culture autre que la sienne, personne ne lui a imposé quoi que ce soit, à la différence de ce qui se passait parfois en colonie. D'ailleurs, même LR, tant que sa situation personnelle ne devient pas intenable, ne s'identifie pas réellement aux peuples colonisés. Ensuite, par contre, elle essayera même – de façon littéraire et plutôt cérébrale - de s'identifier aux femmes nord-africaines, une tentative ratée pour des raisons en partie liées à son éducation occidentale et anarchiste, et en partie à sa vision de leur statut, vision non dépourvue de clichés et de stéréotypes, nous le verrons. LR était peut-être consciente de ses limitations, mais elle semblait éprouver le besoin de se montrer toujours extrêmement proche du monde colonial (vu, naturellement, du côté des colonisés). Sa démarche passait à travers une mythologie personnelle qui ne se basait pas sur la réalité, nous l'avons vu déjà à propos du mythe du grand-père et des bizarres réticences au sujet de sa conversion. Apparemment, elle arrive même à affirmer haut et fort avoir eu un grand amour africain qui aurait marqué toute sa vie, mais il s'agit, encore une fois, d'une fantaisie.

Récemment, lors d'une polémique à propos d'un article de Felice Accame paru dans *La rivista anarchica*<sup>9</sup>, un nommé Cesare Bernanni, qui disait avoir été un ami très proche de LR dans les années Soixante, écrivait à la même revue :

Leda, piaccia o non piaccia, era musulmana, anche se interpretava liberamente Il Corano e si è fatta cremare [...]. Ricordo che mi disse: "[...] Noi musulmani abbiamo questo; che quando ci divorziamo da un uomo, per riavere lo stesso uomo, bisogna che si abbia di mezzo un altro matrimonio provvisorio. Comodo per noi, eh. Quando Monanni disertò e mi disse che stava via finché durava la guerra - e la guerra durò cinque anni - allora, siccome noi musulmane non si può restare sole, gli dissi: 'Andando via devi divorziare'... Mi disse : 'Sono sciocchezze, cosa importa?' 'Per te non importa, per me vale'. E allora sul Corano si pronuncia la parola "palach" e divorzi. Però per poter ritornare assieme si deve avere, nel tempo del distacco, un altro matrimonio. E io ho

---

<sup>8</sup> De toute façon, il y aura toujours la différence de religion qui nous divisera, et aussi l'idée différente, opposée même, qu'on a de l'amour et de et de la famille, du travail et de la société, et encore du travail utile ou inutile. Et l'indifférence méprisante que le Musulman éprouve vis-à-vis de toutes vos innovations prétentieuses, de votre illusion aveugle de vous croire ceux qui apportent la civilisation... Lui, il se moque de votre civilisation... Ici, on ne peut pas vivre en étranger. Cette terre nous donne trop de beauté. Et nous ne faisons que prendre, hélas... Nous sommes des rapaces, alors que ces gens sont la générosité même. In *L'Oasi*, cité, p 117

<sup>9</sup> La polémique concernait un livre d'Arrigo Petacco qui parlait de la liaison entre Leda Rafanelli et Mussolini. Cf. *Rivista Anarchica Online* n°269, février 2001



avuto un altro matrimonio. E' stato uno dei più meravigliosi uomini che ho avuto, ed era il segretario del Negus Neghesti, un amour etiopico, quello che mi ha dato questo anello, Taamrat Emmanuel".<sup>10</sup>

Cette lettre contenait nombre d'affirmations erronées ou farfelues<sup>11</sup>, mais l'histoire inédite de « l'amour éthiopien » de LR méritait une recherche, du moment qu'elle elle pouvait avoir un fond de vérité. Taamrat Emmanuel<sup>12</sup> avait suivi des études à Florence à l'époque où LR y résidait, donc elle avait peut-être eu l'occasion de le rencontrer, ou même de le fréquenter. Mais, vérification faite, on voit encore une fois que LR mythifiait et mystifiait a souhait quand il s'agissait de paraître le plus « exotique » possible à ses interlocuteurs. Bien entendu, il se peut aussi que cette histoire ait été inventée de fond en comble par Bernanni, mais il est très peu probable. On ne voit pas pourquoi il aurait voulu raconter cela s'il ne l'avait pas appris par LR, d'autant plus que Taamrat Emmanuel est une figure pratiquement inconnue pour quelqu'un de son âge. Nous pouvons donc imaginer que LR l'avait vu (peut-être uniquement en photo, grâce à la presse locale ou nationale) ; qu'elle avait vraisemblablement été frappée

---

<sup>10</sup> *Leda, que cela nous plaise ou non, était musulmane, même si elle interprétait librement le Coran et a demandé à être incinérée après sa mort. Je me rappelle qu'elle m'a dit : « Nous, les musulmans, nous avons cette règle : quand on divorce d'un homme, si l'on veut se remarier avec lui, il faut d'abord se marier provisoirement avec quelqu'un d'autre. C'est pratique, n'est-ce pas ? Quand Monanni a déserté, il m'a prévenue que, aussi longtemps que la guerre durerait, il se serait caché quelque part. La guerre a duré cinq ans [en réalité, en Italie elle a duré 3 ans et demi, de mai 1915 à novembre 1918] Alors, comme nous, les musulmans, ne pouvons pas rester seules, je lui ai dit : « Si tu t'en vas, il faut divorcer » ; Il m'a répondu : « Tu dis des bêtises, quelle importance cela peut bien avoir ? » « Pour toi, ce n'est pas important, mais pour moi ça a une grande valeur ». Et alors, tu prononces le mot « palach » sur le Coran, et tu divorces. Mais, pour pouvoir se remarier, il faut, pendant la séparation, se marier avec quelqu'un d'autre. Et je l'ai fait. C'était avec l'un des hommes les plus merveilleux que j'ai jamais connu, et il était le secrétaire du Négus Neghesti, un amour éthiopien celui qui m'a offert cette bague, Taamrat Emmanuel ».*

<sup>11</sup> Bernanni, entre autres choses, affirmait de façon péremptoire que LR n'avait jamais eu de liaison avec Mussolini (alors que nous savons qu'elle avait été sa maîtresse) et, dans cette même lettre, écrivait des inepties de ce genre : *“Quanto al fatto che Leda abbia fatto in vita sua la "chiromante" - e posso testimoniare della grande professionalità con la quale mi lesse la mano e le carte, cogliendo aspetti determinanti della mia personalità, che peraltro mi si rivelarono solo in seguito - non mi sembra debba giustificarsi con il fatto che così ha mantenuto una famiglia. Leda anzitutto ai suoi poteri magici credeva, altrimenti per nessun motivo avrebbe fatto la chiromante. Ma poi quel suo stare a cavallo tra esotismo e occultismo da un lato e anarchismo e spirito libertario dall'altro, è a mio avviso tutt'altro che contraddittorio ed è anzi in linea con la cultura d'avanguardia europea dell'epoca, che costrinse persino Anatole France a notare, in un articolo su la Revue illustrée del 15 febbraio 1890 che "una certa conoscenza delle scienze occulte si rende necessaria per la comprensione di un gran numero di opere letterarie di questo periodo. La magia occupa largo spazio nell'immaginazione dei nostri poeti e romanzieri". Leda appartiene all'epoca in cui Annie Besant, una delle anime del socialismo inglese, si incontra (...) con Madame Helena Petrovna Blavatskij, fondatrice della Società Teosofica, e da questo incontro nasce il Movimento socialista per la teosofia e il nazionalismo indiano, dove occultismo, reincarnazione, spiritismo e impegno socialista sono compresenti e che avrà grande importanza nella storia dell'indipendenza dell'India.”* Cette prétendue “analyse historique et sociale” se passe de tout commentaire.

<sup>12</sup> Taamrat Emmanuel (vers 1890-1963) était le fils d'un couple de Falashas, juifs d'Éthiopie, convertis au protestantisme. Le jeune chercheur français Jacques Failovitch, chargé par l'Alliance Israélite Universelle de prendre contact avec les Falashas, lors de sa mission dans le nord de l'Éthiopie (1904-1905) remarqua cet adolescent intelligent, charmant et studieux. En dépit du fait que la famille du jeune homme n'approuvait pas son retour à l'hébraïsme, Faitlovitch le ramena avec lui en France et l'inscrivit à l'École Normale Israélite d'Auteuil. L'année suivante, Taamrat Emmanuel alla à Florence, où il vécut sept ans, tout en suivant des études au séminaire rabbinique. Sa formation achevée, il rentra en Éthiopie et fonda la première école juive éthiopienne à Addis Abéba, suivie par nombre de succursales dans tout le pays. Il fut, à partir des années Trente, conseiller (donc dirigeant de premier plan, pas secrétaire) de Haïlé Sélassié.

par son allure, par son charme *autre*, par l'aura de mystère qui lui conféraient ses vêtements éthiopiens, son histoire, ses origines, etc. ; et qu'elle avait probablement fantasmé sur ce jeune homme, l'un des rarissimes personnages exotiques présents en Italie à cette époque, au point qu'un demi-siècle plus tard elle s'est inventée une histoire d'amour avec lui. Ce qui est certain, en effet, c'est que LR n'a jamais eu de liaison avec le « secrétaire » du Négus, du moins dans les circonstances évoquées par Bernanni. Toute autre considération mise à part (différence d'âge, de religion, de milieu politique et social, etc.), au moment du « divorce » de Monanni et LR, Emmanuel ne vivait déjà plus en Italie, car il est rentré définitivement en Ethiopie en 1913. Quant à l'hypothèse que LR ait eu une liaison avec lui avant son départ, on ne peut évidemment pas l'exclure à priori, mais elle nous semble romanesque et surtout improbable, voire impossible. Il faut d'abord considérer que la vie de Taamrat Emmanuel en Italie et les milieux qu'il côtoyait habituellement étaient aussi éloignés que possible de ceux de LR. De plus, le jeune homme prenait très au sérieux son engagement religieux, à la différence de LR (du moins, elle ne le prenait pas du tout au sérieux dans les années Dix). Il ne semble donc pas probable qu'il ait risqué de compromettre ses études rabbiniques, de ternir son image et de perdre sa crédibilité en ayant une liaison avec une *goy* anarchiste, musulmane et aux mœurs décidément trop libres pour l'époque. LR ne se souciait pas excessivement de la contradiction qu'il y avait entre son engagement politique, sa vie sentimentale turbulente et sa religion, mais quelqu'un d'aussi jeune, encadré et conformiste que Taamrat Emmanuel n'était très probablement pas capable de le faire.

Si LR acceptait la contradiction dans sa vie, les conflits dérivant aux chocs des cultures anarchiste et musulmane n'étaient pas absents de son œuvre. À ce sujet, le principal problème que l'on relève dans ses textes est lié à la condition de la femme et à l'interprétation qu'elle en donnait. Nous avons déjà rappelé que LR, à la différence de Isabelle Eberhardt, ne s'est jamais identifiée aux hommes musulmans ; mais, en dépit de tous ses efforts, elle ne pouvait pas non plus s'identifier aux femmes indigènes. Dans ses premiers ouvrages, loin de toute exotisme, LR mettait en avant des héroïnes qui étaient des femmes émancipées et engagées, qui savaient renoncer à leur vie sentimentale si cela s'avérait nécessaire pour mener à bien leur combat politique. Rien de surprenant, bien entendu, de la part d'une militante féministe et anarchiste. Mais, quand elle commence à écrire ses ouvrages d'ambiance coloniale, le problème de la représentation de la « femme arabe », qui devait être protagoniste, se manifeste en toute sa complexité. LR, en dépit d'une connaissance directe de certains pays musulmans et de leur environnement socioculturel, n'échappe pas aux clichés et à une mythification simpliste de cet

univers qui est vu – banalement - comme « moins civilisé ». Par conséquent, et en accord avec des idées rousseauistes et positivistes, ce monde plus primitif est censé être aussi plus bon, plus libre, plus sain, plus authentique, et ainsi de suite. D'une certaine façon, pour LR les pays arabes et la religion musulmane représentent le monde parfait, notamment si elle les compare à l'Europe « décadente, pourrie et violente » : cette univers devient une vraie Utopie. Nous le savons déjà, les flatteries les plus acritiques sont monnaie courante quand des « convertis » à une culture *autre* en parlent, et LR ne fait pas exception à cette règle. Même dans la première moitié du siècle dernier, elle n'était pas la seule à le faire, il suffirait de songer à des écrivains comme Arthur Avalon, T.E. Lawrence, la déjà évoquée Isabelle Eberhardt. En Italie aussi, à l'époque, nous avons d'autres cas d'intellectuels qui affectionnaient une culture *autre*, mais cela se passait de façon beaucoup plus nuancée: par exemple, l'ethnologue et orientaliste Giotto Dainelli sympathisait avec les populations himalayennes, notamment les Ladakhis, il défendait et appréciait leur culture, mais il ne s'était pas converti à leur religion et il n'avait pas adopté leurs coutumes, ce qui fit en revanche le grand orientaliste Giuseppe Tucci. Ce dernier s'était d'abord converti au bouddhisme pour des raisons pratiques, à savoir pour pouvoir accéder aux zones interdites du Tibet. Mais il finit par adopter non seulement la religion, mais aussi les coutumes tibétains, au point que chez lui, à Rome, il vivait dans un appartement transformé en véritable monastère himalayan. Cependant, il se montra toujours très discret dans son comportement public, ainsi que dans ses déclarations. Et, à quelques exceptions près<sup>13</sup>, les ethnologues et les grands voyageurs de l'époque n'affirment jamais que l'*ailleurs* est le Paradis et que ceux qui appartiennent à une certaine culture *autre* sont des anges. Vouloir maquiller la réalité, en arrivant à affirmer des absurdités souvent incroyables de mauvaise foi pour faire d'un lieu et d'une culture *autre* le Paradis sur terre, est une tendance davantage présente chez les « convertis » d'après-guerre, notamment s'ils étaient peu acculturés ou fanatiquement acquis à une cause politique ou sociale. Il suffirait de rappeler, par exemple, l'indianisation mal digérée de la pensée californienne des années Soixante, le maoïsme forcené de l'extrême gauche à la même époque, le comportement des adeptes de

---

<sup>13</sup> Souvent ces exceptions sont dues à une certaine naïveté et à un manque de méthode scientifique rigoureuse plutôt qu'à un aveuglement volontaire. Nous pensons par exemple à Margaret Mead et à son célèbre *Coming of Age in Samoa*, où elle décrit cet archipel comme s'il était un vrai Paradis, notamment pour les dames. Mais elle n'avait interrogé que des jeunes femmes qui l'admiraient et qui, par honte ou par fierté, avaient beaucoup enjolivé leurs récits et, surtout, lui avaient soigneusement caché certains aspects de leur société, en particulier ceux concernant les violences sur les femmes (les viols étaient fréquents, ainsi que les cas de femmes battues à mort par les maris ou les hommes de la famille). Mead n'avait pas cherché plus loin et n'avait rien vérifié, se fiant aux dires de ses « amies ». Ce comportement, qui consiste à cacher ce qui n'est pas flatteur, est certes humain et compréhensible, mais il est aussi l'un des principaux obstacles rencontrés par tout anthropologue ou ethnologue en train de mener une enquête. Tout récit demande beaucoup de méfiance et de travail de vérification pour que le résultat final ne soit pas faussé.

sectes « orientales », l'attitude de certains altermondialistes déguisés en Rastafaris d'opérette, et ainsi de suite.

LR, de toute façon, représentait une véritable exception parmi les écrivains italiens de cette époque. En tant que voyageuse et convertie à l'Islam, l'univers qu'elle décrivait lui était nettement plus proche par rapport à ses collègues chrétiens qui, parfois, n'avaient même pas de connaissance directe des lieux où leurs romans « exotiques » ou coloniaux se déroulaient. Toutefois, l'écriture de LR n'était nullement originale par rapport à celle de ses homologues : par exemple, il y a toujours chez elle – comme chez eux - la comparaison de la culture *autre* avec la sienne propre, et cela de manière à mettre en valeur ou décrier le fait culturel examiné. Bien évidemment, LR ne va pas dans le même sens que la plupart de ses collègues, qui décrivent la culture *autre* qu'elle, au contraire, exalte, mais sans se montrer capable de partir d'un autre point de vue ni, nous le verrons, d'échapper au clichés et aux stéréotypes qui lui venaient de sa culture occidentale. En tant que écrivain et femme, on pourrait aussi croire que, quand il s'agissait de parler de la femme exotique, elle échappait à la fastidieuse situation de la double altérité, féminine et raciale, qui gênait la plupart des auteurs hommes. Mais LR ne connaissait pas de près l'univers musulman, et encore moins celui de la femme musulmane, et ne voulait pas l'admettre. Elle restait dans l'illusion que sa conversion et son sexe la mettaient en condition de comprendre, de *savoir* ce qu'être une femme musulmane en Afrique du nord ou au Moyen-Orient voulait dire. En bonne positiviste, LR semblait persuadée que l'identité biologique suffisait pour partager certaines expériences et comprendre ce que les femmes "arabes" vivaient et ressentaient. Elle fait souvent des affirmations de ce genre :

Una legge di dolore incatenava tutte le povere donne l'una all'altra, in una solidarietà di sesso! Una legge di natura che le piega a terra, le costringe a pagare - esse sole - il piacere che hanno goduto in due.<sup>14</sup>

Bien entendu, nul ne conteste le fait que la destinée biologique contraint uniquement la femme à "payer" les conséquences d'un rapport sexuel (quant au "plaisir partagé", il faut encore voir si le plaisir était réciproque). Mais le fait que toute femme peut tomber enceinte ne signifie pas que, du point de vue socioculturel, il y a forcément quelque chose en commun entre elles. Chaque culture, pour ne pas dire chaque individu, considère ces faits de manière différente, et c'est évidemment un leurre de croire qu'il suffit d'avoir le même appareil génital pour partager une expérience, même ayant une base biologique, avec quelqu'un qui appartient à une culture *autre*. LR, bien que convertie, n'avait jamais pu côtoyer longtemps des indigènes musulmans et, surtout, n'avait jamais vécu en

---

<sup>14</sup> *Une loi de douleur enchaînait toutes les pauvres femmes les unes aux autres, dans une solidarité de sexe ! Une loi de nature qui les fait courber jusqu'au sol, les force à payer – à elle seules – le plaisir qu'elles ont partagé avec l'autre.* In *Donne e femmine*, Milano, Casa Editrice Sociale 1922, p. 156

intimité avec elles, ainsi, on ne pouvait certainement pas se flatter de les connaître avec une expérience aussi limitée que la sienne. Mais, même si elle avait vécu plus longtemps en Orient, il est probable qu'elle aurait toujours eu du mal à les comprendre, car on lui aurait facilement menti, comme dans le cas que nous avons cité dans la note précédente. En effet, convertie ou non, elle restait d'abord une blanche, quelqu'un qui appartenait à la race des colonisateurs et dont il fallait se méfier. S'il n'y avait pas eu de la méfiance, il y aurait sans doute eu de la retenue, de la honte, face à cette *autre* à l'inverse, celle qui vient d'*ailleurs* et qui risque de ne rien comprendre aux mœurs locales et, surtout, du haut de sa condition d'Occidentale privilégiée, de porter un jugement négatif sur la personne qui se dévoile. Ainsi, il est probable que la seule façon de connaître réellement la condition de la femme *autre* eût été celle d'avoir passé son enfance dans un pays *autre*, et d'y avoir eu des copines indigènes - à condition, bien entendu, de pouvoir se rendre assez souvent chez elles. On aurait pu alors voir, sans fard, comment les choses se passaient réellement dans les gynécées et à l'intérieur des familles, car il est probable que personne ne se serait soucié de cacher ou de maquiller la réalité face à une gamine. Un enfant, même appartenant à la communauté des colonisateurs, ne représente pas leur culture et n'est pas une menace potentielle : comme il ne juge pas, on a généralement moins de retenue, on ne se met pas en représentation. Certes, quand on est un enfant il est improbable qu'on puisse venir à connaissance des détails sur les grossesses, la vie intime du couple, les histoires un peu sordides, etc. Toutefois, si les rapports avec les copines indigènes continuent jusqu'à l'âge adulte, alors on ne sera plus considérée comme celle qui appartient à la race et à la culture des *autres*, mais tout simplement une amie d'enfance à qui l'on peut parler librement de sa vie.

Nous pouvons d'ailleurs voir que dans *L'Oasi*, roman soi-disant « anti-colonial » que nous avons déjà cité à plusieurs reprises, LR n'arrive jamais à s'identifier avec son héroïne libyenne, Gamra. De plus, il lui est manifestement difficile de rendre ce personnage crédible, ainsi que les autres figures de Libyennes que l'on rencontre dans ses textes, car elle les affuble de tous les clichés les plus éculés concernant la femme orientale, ce qui finit par donner des portraits extrêmement superficiels et stéréotypés. Ces femmes aiment les vêtements et les bijoux clinquants, les parfumes capiteux, passent leur temps à papoter devant leur thé ou alors à se maquiller et se parer pour le bon plaisir de leurs hommes. Elles s'expriment de manière pittoresque, avec un langage allusif, naïf et riche de métaphores et de comparaisons exotiques, dont nous pouvons donner un exemple assez typique :

Domani, *insciallah*, rivedremo il Sole sans veli, e io tornerò a cantare. I tuoi occhi torneranno a dar luce al mio cuore assetato [...] Io sono per te la piccola lampada della capanna, il fiore che spunta sul cammino del nomade...<sup>15</sup>

Les Libyennes de LR, finalement, semblent toutes et toujours être des femmes sensuelles, indolentes, fatalistes, soumises, superstitieuses, impulsives... Au point que les portraits féminins de LR peuvent être comparés à ceux de n'importe quel autre auteur colonial<sup>16</sup> sans qu'on remarque de véritable différence, du moins dans la forme. Certes, LR ne reproche pas à ses héroïnes d'être ce qu'elles sont, elle semble toujours approuver leur caractère et leur vie (sauf quand elles, d'une manière ou d'une autre, vont vers l'Occident). Elle ne voit dans certains de leurs défauts, notamment si –avec la meilleure bonne volonté – lui est impossible de les camoufler en vertus, que l'expression d'une charmante naïveté, qui rendrait ces femmes plus « authentiques » que les Occidentales. Mais il ne s'agit pas des femmes réelles, cela est évident. Elles sont des simples stéréotypes, des figurines en carton-pâte peuplant un Orient fantasmagorique, vu avec des yeux d'étranger. LR fait exactement les mêmes portraits que ses collègues, hommes, qui rêvaient d'harems et d'odalisques belles, dociles et soumises, et elle va même jusqu'à justifier la violence sur les femmes, en relatant sans commentaires directs les mots de l'un de ses personnages :

No, Gamra, Sidi Jussuf non ci batte spesso – dichiarò Nigma [...] – Nei primi tempi della nostra unione mi ha battuto per insegnarmi l'obbedienza ; ci ha poi battuto, come anche Warda ricorderà, quando tra noi due, in principio, non correva buona amicizia e litigavamo lavorando. Ma da quando la pace regna nell'harem, Sidi Jussuf non ci batte più. Egli è buono e giusto. [...] – Le due beduine ridevano, felici di distruggere le illusioni di Gamra, e lei finì col riderne con esse, lieta di ritrovare le sue abitudini, di passare delle ore per terra a chiacchierare e a ridere con le sue amiche.<sup>17</sup>

LR, dans la partie que nous ne citons pas ici, souligne que les Occidentaux aussi sont violents envers leurs femmes, et que les bédouins « *perlomeno* », ne sont pas hypocrites et ne feignent pas de respecter des règles que les autres ne respectent qu'en apparence. A part

---

<sup>15</sup> *Demain, inchallah, nous allons revoir le Soleil sans voiles, et je chanterai à nouveau. Tes yeux donneront à nouveau de la lumière à mon cœur assoiffé [...] Je suis pour toi la petite lampe de la cabane, la fleur qui écloit sur le chemin du nomade...* In *L'Oasi*, cité, p 112

<sup>16</sup> Il suffit de les comparer avec celles que l'on trouve dans des romans, publiés à la même époque, et sortant de la plume d'auteurs qui affirmaient haut et fort avoir écrit un ouvrage colonial, tels Mario dei Gaslini (voir, entre autres, les héroïnes de *Piccolo amore beduino*, 1926 ; *Natisc fiore dell'oasi*, 1928 ; *Notti di narghilé*, 1928 ; *Le ombre dell'harem*, 1929) ; Bruno Corra (*Sanya, la moglie egiziana*, 1927) ; Guido Milanese (*La sperduta di Allah*, 1927) ; Gino Mitrano Sani (*La reclusa di Giarabub*, 1931) ; Antonio Pier-Giovanni (*La più bella di Allah*, 1932) ; Luciano Zuccoli (*Kif Tebbi*, 1929), et ainsi de suite.

<sup>17</sup> *Non, Gamra, Sidi Jussouf ne nous frappe pas souvent – dichiara Nigma [...] – Au début de notre union il m'a frappée pour m'apprendre l'obéissance ; il nous a ensuite frappées, sans doute Warda aussi s'en souvient, quand entre nous deux, au début, il n'y avait pas de l'amitié et nous nous disputons pendant le travail. Mais, depuis que la paix règne au harem, Sidi Jussouf ne nous frappe plus. Lui, il est bon et juste [...] – Les deux bédouines riaient, ravies de détruire les illusions de Gamra, qui finit par en rire avec elles, heureuse de retrouver ses habitudes, de passer des heures assise au sol tout en papotant et en rigolant avec ses copines.* In *L'Oasi*, cité, pp 163-165

l'exagération de ses propos (la plupart des hommes, sous toute latitudes, frapperaient leurs femmes), il est évident que LR définit comme « normal », dans ses écrits, un traitement qu'elle, en tant que femme émancipée et consciente de sa valeur, n'aurait jamais accepté de la part de personne. Cette attitude, qui semble dire que ce qui est bon pour nous est trop bon pour l'*autre*, n'est qu'un mépris déguisé sous une épaisse couche de bonnes intentions, tout à fait semblable à celui de certains missionnaires ou de toute âme pieuse qui pense aller « civiliser » les *Autres*.

Vu ses préjugés - dont elle n'avait pas du tout conscience, cela il faut le souligner – quand elle a écrit *L'Oasi*, LR s'est probablement retrouvée prise dans une sorte de piège. Ainsi, elle a presque été obligée de créer un personnage hybride qui lui ressemble bien davantage que ses héroïnes indigènes, la « *signora Jeanne* ». Cette Française quinquagénaire est arabisée et convertie à l'Islam est un personnage extrêmement positif, une sorte de *deus ex machina* de tout l'intrigue. LR ne s'identifie peut-être pas totalement à Jeanne, mais leurs affinités et ressemblances ne font pas de doute, alors qu'elle n'en a aucune avec Gamra. Pensons par exemple à sa mythologie personnelle, celle concernant sa prétendue identité raciale avec les nomades nord-africains<sup>18</sup>, et voyons comment elle parle de Jeanne :

Jeanne si sentiva avvolta dalla sventura come se appartenesse alla razza, alla famiglia del morto. La sua voce saliva inconsciamente dal profondo della sua anima musulmana. Ed era strana a vedersi quella donna alta, magra, forte, dai capelli grigi, gli occhi ardenti d'intelligenza, dalle vesti europee ma per metà avvolta nel *burnùs* bruno, con il volto così intenso ed ispirato che in quel momento, - come un affiorare dell'impronta della razza, - ella assomigliava al vecchio [...] Mohammed.<sup>19</sup>

Cette *alter ego* de LR console et aide Gamra à chaque fois que cette dernière se désespère parce que Henry, son bel Européen, au caractère décidément pas facile, la maltraite, ne la comprend pas, la rend jalouse ou l'ignore. Henry est le prototype même du lâche, qui aime la petite bédouine mais n'arrive pas à assumer son choix, notamment face aux autres Européens. Il en arrivera à forcer Gamra, enceinte et ravie de l'être, à se faire avorter par une mielleuse et méchante Levantine, sous prétexte que sa femme : *deve restare sempre bella ! E' una amante che voglio, in lei, non una femmina sciupata dalla gravidanza*<sup>20</sup> En réalité, il ne veut pas d'un métis, et il désire encore moins laisser derrière lui un bâtard, car il sait déjà qu'il va partir : nous sommes en 1914, et peu après l'avortement il part à la guerre. C'est encore

---

<sup>18</sup> En tant que descendante prétendue d'un « gitan », qui plus est convertie à l'Islam, elle affirmait haut et fort « être de la même race » que les berbères, les maghrébins et les Moyen-Orientaux.

<sup>19</sup> *Jeanne se sentait concernée par la tragédie comme si elle appartenait à la race, à la famille du mort. Sa voix montait inconsciement des tréfonds de son âme musulmane. Et elle était bizarre à voir, cette femme grande, maigre, robuste, aux cheveux gris et aux yeux brûlants d'intelligence, aux vêtements européens mais à moitié enveloppée dans le burnous brun, avec le visage si concentré et inspiré qu'elle - comme si la marque de la race faisait surface – en ce moment même, ressemblait au vieux Mohammed.* In *L'Oasi*, cité, p 40

<sup>20</sup> *Il faut qu'elle reste toujours belle ! Je veux qu'elle soit une amante pour moi, pas une femelle abîmée par la grossesse.* In *L'Oasi*, cité, p 251

Jeanne qui recueille Gamra, qui est restée sans un sou, déshonorée et délaissée par toute le monde, ce monde oriental pourtant censé être si « bon et juste » par rapport à l'occidental. Jeanne reste cependant en correspondance avec Henry, du moins jusqu'à « la grande bataille » non mieux précisée. Après un très long silence qui fait craindre le pire, au début des années Vingt, Jeanne, vu que Gamra veut absolument « savoir », se renseigne à travers le Consulat Français et apprend que Henry est vivant. Elle lui écrit en lui reprochant gentiment son silence, et sa réponse ne la surprend qu'à moitié : Henry dit que trop de temps a passé, qu'il ne se souvient presque plus de la « petite fée » Gamra et dit aussi qu'elle « doit désormais avoir beaucoup vieilli, comme toute bédouine, au point d'être sans doute méconnaissable ». Il dit avoir connu une femme « belle, intelligente, unique, avec laquelle il peut parler de tout », et qu'ils sont mariés et ont un enfant de deux ans. Jeanne brûle la missive et, après avoir réfléchi, dit à Gamra que Henry est mort, pensant que Gamra a vécu une passion « trop différente du doux amour musulman » et qu'elle a désormais été « empoisonnée par le mal de l'Occident ». Par conséquent, elle n'est plus, comme il se devrait, la « femme naturelle et instinctive qui cherche uniquement l'étreinte du mâle »<sup>21</sup> et elle ne peut plus revenir en arrière et épouser un autre « mâle » (musulman, bien entendu) qui lui offrirait ce « doux amour ». Il vaut mieux donc qu'elle pleure un mort, qu'elle prie pour lui et qu'elle ne souffre plus à cause de la nostalgie de ce cet amour. Les arguments de LR, l'un plus faible et tarabiscoté que l'autre, montrent à quel point elle avait les idées confuses au sujet de la culture dont elle se voulait le pourtant le porte-drapeau, ainsi que son mépris, camouflé par une fausse approbation, pour ces « femelles » simples et instinctives. Nous pouvons voir dans les pages finales de ce roman un dernier exemple, mais réellement criant, des préjugés paternalistes et typiquement positivistes dont LR n'arrivait pas à se défaire. Gamra et Jeanne recueillent un enfant, fils d'une « lavandière nubienne » qui vient de mourir. Jeanne, connaissant le désir de maternité frustré de la pauvre bédouine, la pousse à adopter l'orphelin, et peu importe s'il est « *noir comme un afrît* » (un diabolotin). Gamra accepte et, quelques mois plus tard, tout le monde est heureux dans l'oasis, tant « maman Gamra » que « Mamie Jeanne » :

« Il figlio adottivo di Gamra ha tre anni compiuti [sic] e la sua gracilità apparente era in causa del denutrimiento e dei parassiti che lo indebolivano. In due mesi si è trasformato, e già promette di diventare un purissimo tipo della bellezza abyssina. [...] Gamra ha perduto l'amante bianco, - l'infedele - e ha ritrovato un figlio negro, che l'amerà sempre, fedelmente, come sanno amare i negri quando la riconoscenza riscalda il loro ingenuo cuore. »<sup>22</sup>

---

<sup>21</sup> In *L'Oasi*, cité, pp 283-284

<sup>22</sup> *Le fils adoptif de Gamra a trois ans révolus et sa fragilité apparente était provoquée par la malnutrition et les parasites qui l'affaiblissaient. Deux mois ont suffi pour qu'il se métamorphose, et pour qu'il montre déjà qu'il va devenir un parfait exemple de beauté abyssine. Gamra a perdu un amant blanc – l'infidèle – et ha retrouvé un fils noir, qui va l'aimer à jamais, avec constance et fidélité, comme les Nègres savent aimer quand la reconnaissance réchauffe leurs cœurs si naïfs.* In *L'Oasi*, cité, p 299



Le jugement final sur le caractère inné des Noirs se passe de tout commentaire. Le fait qu'il soit précédé par une remarque positive sur la beauté des Abyssins ne signifie strictement rien car, encore une fois, LR revient à des clichés colonialistes : à cette époque « *nos Nègres* », à savoir les habitants de la Corne d'Afrique (Abyssins, Somaliens, etc.), étaient considérés comme très beaux par tous les auteurs coloniaux. On pensait et on affirmait que les Italiens avaient choisi les meilleurs spécimens d'Africains, les plus « beaux » car physiquement plus proches des Blancs (ces populations ont les traits souvent très fins et la peau assez claire).

A travers le cas de LR nous pouvons voir combien le passage du colonialisme culturel à un métissage culturel est difficile et plein de pièges. Par métissage, nous entendons la naissance d'une conscience critique qui porte un individu à ne pas accepter définitivement une seule des cultures entre les deux (ou plusieurs) qui lui appartiennent par choix ou par naissance, mais qui le pousse à sélectionner des éléments - ceux qui lui correspondent le mieux - propres à chacune d'entre elles, pour finalement créer quelque chose de réellement nouveau, notamment dans le domaine littéraire et artistique, exactement comme le métissage biologique crée un nouveau type physique. A l'époque on jugeait impossible qu'un métissage puisse aboutir à quelque chose de positif ou même d'intéressant, et on le disait ouvertement. Tout mélange entre deux cultures différentes ne pouvait donner qu'un résultat mitigé, voire un vrai poison pour les yeux et pour l'esprit d'un observateur « civilisé ». L'antagonisme entre la culture occidentale, supérieure par définition, et orientale (africaine, caribéenne, etc.) semblait tout à fait naturel. On voyait dans tout métissage une mésalliance, une bâtardise ignoble ou ridicule<sup>23</sup> ; et affirmer qu'il pouvait donner des résultats positifs pourvu qu'on renonce une bonne fois à toute idée de supériorité et d'infériorité eût été une sorte d'hérésie. Cependant, il y avait peut-être autre chose dans cette méfiance envers les mélanges. La crainte de perdre quelque chose de précieux, les racines, la tradition culturelle qui nous avons absorbé et qui est notre patrimoine. Nous aimerions terminer en citant quelques mots d'un grand ethnologue, par ailleurs excellent écrivain, qui a beaucoup réfléchi à la question :

Tanto i giapponesi sono raffinati quando si muovono nell'ambito della propria cultura, tanto diventano barbari quando rinnegano il passato per scimmiettare usi e costumi stranieri ; e ciò soprattutto nel primo periodo, avanti d'aver digerito gli elementi incoati d'un mondo lontano. Né si creda che in questo i giapponesi facciano eccezione : si tratta di una regola universale. Abbandonare *una* civiltà significa abbandonare *la* civiltà. Per un individuo è forse possibile, con studio assiduo e umile intelligenza, penetrare in un mondo diverso dal proprio e

---

<sup>23</sup> Voir par exemple, in *Sanya, la moglie egiziana* de Bruno Corra (Milano, Alpes 1928, pp 58-59) la description de la maison d'un Egyptien riche et occidentalisé. La visite des pièces semble à des visiteuses occidentales un "esempio incisivo dell'avvelenata bruttezza risultante, per naturale antagonismo, dagli artificiosi connubi fra Oriente ed Occidente"

partecipare a due o più civiltà diverse, ma socialmente l'integrazione avviene con lentezza estrema. [...] Lo stile d'una cultura si distilla attraverso generazioni e generazioni.<sup>24</sup>

---

<sup>24</sup> *Les Japonais sont très raffinés quand ils se déplacent à l'intérieur de leur propre culture, mais ils deviennent des barbares quand ils renient le passé pour singer les mœurs étrangères. Cela arrive surtout au début, avant d'avoir réussi à assimiler les éléments qui appartiennent à un univers lointain. Et il ne faut pas croire que les Japonais sont une exception : il s'agit d'une règle universelle. Abandonner une civilisation revient à abandonner la civilisation. Il est peut-être possible à un individu, avec beaucoup d'efforts, d'intelligence et d'humilité, de pénétrer un univers différent du sien et de faire partie de deux ou plusieurs cultures différentes, mais du point de vue social l'intégration se fait avec une extrême lenteur. Le style d'une culture se distille à travers des générations et des générations.* Fosco Maraini, *Ore Giapponesi*, Milano, Corbaccio 2000, p 144